

---

**Michel BOURDEAU, Mary PICKERING et Warren SCHMAUSS (dir.), *Love, Order & Progress: The Science, Philosophy, & Politics of Auguste Comte***

**Frédéric Dupin**

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/ress/5414>

ISBN : 1663-4446

ISSN : 1663-4446

**Éditeur**

Librairie Droz

**Édition imprimée**

Date de publication : 20 décembre 2019

Pagination : 304-307

ISSN : 0048-8046

**Référence électronique**

Frédéric Dupin, « Michel BOURDEAU, Mary PICKERING et Warren SCHMAUSS (dir.), *Love, Order & Progress: The Science, Philosophy, & Politics of Auguste Comte* », *Revue européenne des sciences sociales* [En ligne], 57-2 | 2019, mis en ligne le 20 décembre 2019, consulté le 06 janvier 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ress/5414>

---

Ce document a été généré automatiquement le 6 janvier 2020.

© Librairie Droz

---

# Michel BOURDEAU, Mary PICKERING et Warren SCHMAUSS (dir.), *Love, Order & Progress: The Science, Philosophy, & Politics of Auguste Comte*

Frédéric Dupin

---

## RÉFÉRENCE

Michel BOURDEAU, Mary PICKERING et Warren SCHMAUSS (dir.), 2019, *Love, Order & Progress: The Science, Philosophy, & Politics of Auguste Comte*, Pittsburgh, University of Pittsburgh Press, 416 p.

- 1 L'ouvrage collectif consacré à la pensée d'Auguste Comte que viennent de publier les Presses de l'université de Pittsburgh peut d'abord apparaître modeste dans ses intentions. Constatant l'absence d'un livre introductif qui permettrait au public de langue anglaise de découvrir la pensée de Comte, les éditeurs semblent d'abord simplement s'être proposé de combler ce manque. Le résultat est une anthologie de huit études couvrant la plupart des aspects de la pensée comtienne, de sa philosophie des sciences à sa pensée politique. Le recueil ne se limite toutefois nullement à une introduction à Comte. En remontant les divers fils de la pensée comtienne, les auteurs sont en effet inévitablement conduits à s'interroger sur la nature des objets dont s'empare le positivisme, afin d'éprouver ces thèses dans des débats contemporains. La construction du livre autour de deux parties principales, l'une dévolue à la philosophie des sciences de Comte, l'autre à sa pensée politique, engage ainsi une double interrogation d'une part sur la *nature* et d'autre part sur l'*autorité* de la science.

- 2 La première partie de l'ouvrage, c'est-à-dire les cinq premiers articles du recueil, s'attache à questionner le lien construit par Comte entre science et philosophie, au carrefour de l'histoire des sciences et de l'épistémologie normative. Dans l'essai qu'il consacre aux principes généraux de la philosophie comtienne, Warren Schmauss (Chap. 1) relie ainsi particulièrement le tournant positiviste à la rupture nette avec les paradigmes métaphysiques et anhistoriques d'un « fondement de la science ». Le philosophe n'a pas pour Comte à rechercher un fondement de la connaissance, sur le modèle du *cogito*, mais bien à dégager parmi les modes de pensée humains le fil spécifique de la pensée positive, progressivement élaborée par la communauté savante. En dernière analyse, il s'agit ainsi de substituer aux catégories du vrai et du faux, indexées sur l'intelligence individuelle, les registres historiques de la fertilité et de l'obsolescence (p. 55).
- 3 Cette compréhension sociologique du savoir est confrontée dans les quatre articles suivants à un examen spécial de différents champs du savoir. Michel Blay (Chap. 2) souligne d'abord comment, dans le champ de la physique, et particulièrement de l'optique, la partition fondamentale entre métaphysique et positivité peut elle-même apparaître relative. Si pour Comte l'optique rationnelle interdit en effet de supposer quoi que ce soit sur la nature dernière de la lumière, sauf à retomber dans l'obscurité métaphysique, ne peut-on voir dans le développement des sciences elles-mêmes une réfutation de cette vue « naïve » (p. 71) ? Après tout, la dualité onde-corpuscule introduite par les quantas, la relativité générale, peuvent apparaître comme des ruptures scientifiques démontrant rétrospectivement l'impossibilité d'enfermer la science dans les bornes étroites de ce que Comte appelle positivité.
- 4 Anastasios Brenner développe cette tension entre épistémologie et histoire des sciences (Chap. 3) en montrant comment l'astronomie de Comte, pour dépassée qu'elle apparaisse, demande à être comprise à partir de sa fonction encyclopédique dans l'ordre des sciences (initier l'esprit à l'intelligence de « l'objectivité », p. 89), mais aussi de par sa portée sociale et collective. En faisant du ciel un objet commun de compréhension, l'éducation positive constitue un ferment de solidarité sociale. Ici, ce sont donc les visées pédagogiques qui réagissent sur le contenu scientifique et bornent la positivité comtienne.
- 5 Laurent Clauzade aborde alors les phénomènes biologiques (chap. 4) en montrant en quel sens Comte peut voir dans la biologie la grande révolution scientifique de son temps. Non que l'étude du vivant ait attendu Bichat, naturellement. L'essentiel ici tient à l'autonomie que les modernes (Buffon, Bichat, Gall, Blainville, etc.) confèrent enfin à cette science en lui fournissant ses principes propres (lois de classement, méthode des comparaisons taxonomiques, etc.). Là encore, la singularité des phénomènes vitaux ne se dégage du passé métaphysique que par une scrupuleuse attention au contexte d'émergence des thèses biologiques, et à leur portée sur l'ensemble de la hiérarchie des sciences. Laurent Clauzade souligne toutefois ici, avec justesse, combien le développement de la pensée de Comte elle-même, plus encore que le développement ultérieur de la science biologique, met en tension les « acquis » de la positivité biologique à peine reconnue dans le *Cours*. En effet le passage du *Cours* au *Système de politique positive* conduit Comte à lier toujours plus intimement biologie et sociologie, en subordonnant de plus en plus le consensus vital aux conditions de manifestation de la vie cérébrale et de l'existence humaine. La morale exerce ainsi une attraction encyclopédique de plus en plus forte sur la biologie dont la systématisation évolue de

science autonome vers le statut de préambule de la sociologie, seule pleinement rationnelle. Ces considérations historiographiques montrent en quoi le rapport entre l'épistémologie comtienne et l'historicité des sciences n'est pas uniquement une difficulté externe à l'œuvre mais bien un problème interne : le *Système* constitue-t-il un dévoilement ou un perfectionnement de l'épistémologie positiviste du *Cours* ?

- 6 Une large partie du problème tient en l'espèce au statut de « la science sociale » chez Comte, objet de l'étude de Vincent Guillin (Chap. 5). Ce dernier s'attache essentiellement à souligner deux points décisifs. D'une part, la sociologie est pour Comte un *avènement* : le *Cours* porte en lui une nouveauté singulière, de nature à éclairer enfin la sphère politique, comme l'industrie l'a été par l'essor des sciences naturelles. Dès lors la politique peut apparaître chez Comte, suivant la belle formule de l'auteur, comme « la continuation de la sociologie par d'autres moyens » (p. 160). D'autre part, cette création enveloppe une critique constante des paradigmes concurrents en science sociale de l'économie et de la psychologie, véritables « impasses » où l'esprit positif, selon Comte, ne peut que se fourvoyer (p. 141 et suiv.) : la première, trop abstraite, parce qu'elle s'aveugle sur la nécessité de l'intervention dans les phénomènes sociaux au profit d'un « laisser-faire » aussi peu explicatif historiquement que moralement indigne ; la seconde parce que le point de vue individuel ne saurait permettre légitimement de comprendre la société dont il procède en réalité. Là encore, la fortune ultérieure des disciplines que Comte condamnait, et l'oubli qui entoure la sociologie positive, interpellent : faut-il y voir l'expression de lacunes théoriques, ou bien le triomphe des « impasses » est-il l'expression d'une défaite pratique et politique, la science sociale s'étant fermement établie dans le régime académique que Comte voulait abolir en substituant aux universités « rétrogrades » un système d'éducation populaire d'ordre religieux ? La sociologie de Comte est-elle *fausse*, ou bien est-ce seulement que la politique qui lui donne sens a avorté ?
- 7 On voit dès lors comment l'interrogation épistémologique rejoint inévitablement la réflexion politique en une unité caractéristique de la pensée comtienne. Michel Bourdeau ouvre la seconde partie de l'ouvrage en exposant dans ses grandes lignes l'essentiel de la politique positive (chap. 6), au travers de trois de ses aspects majeurs. D'une part, la théorie positive du gouvernement exprime une critique résolue du libéralisme : la société ne possède nulle dynamique spontanée suffisamment forte pour que son organisation fasse l'économie d'une volonté organisatrice, c'est-à-dire d'un gouvernement. D'autre part, ce pouvoir directeur, et c'est l'originalité du positivisme religieux, doit être séparé en deux fonctions : le *commandement*, qui appartient au pouvoir temporel, et le *conseil*, prérogative du pouvoir spirituel qui permet de modérer et d'éclairer les décisions publiques. Enfin, Michel Bourdeau met en lumière les thèses moins connues de Comte en matière de relations internationales (refus de l'eurocentrisme et de la colonisation, aspiration à une décomposition fédérale des États occidentaux, etc.) comme dans le domaine de ce que nous appellerions aujourd'hui l'écologie (Comte défend une « ligue des vivants », la « biocratie », qui inscrit la politique positive dans un horizon plus large que celui d'un étroit humanisme scientifique). Michel Bourdeau n'élude pas de sa présentation les points qui heurtent nécessairement le lecteur contemporain de la politique positive, par exemple le refus de la démocratie et du parlementarisme, et à la suite de Friedrich Hayek, il se borne à déplorer que la *discussion* de Comte n'ait toujours pas eu lieu, celle-ci étant souvent

écartée avant même d'avoir commencé en raison de l'incongruité apparente de la « religion de l'Humanité ».

- 8 Jean Elisabeth Petersen amorce pour sa part une réflexion sur l'un des points les plus controversés de la politique positive : le statut de la femme (chap. 7). L'auteur relie opportunément la question féminine à l'articulation que décrit Comte entre l'émotion et la raison, les arts et la science. La féminité est en effet rattachée à une fonction « affective » dont les femmes auraient spontanément le privilège, et que la religion de l'Humanité ambitionnerait de développer systématiquement. En somme, le mélange de sacralisation et de relégation de la femme propre à la foi positiviste demande à être compris dans un système global de la vie sociale, familiale et intellectuelle. Étranger à toute appréciation individuelle de l'être humain, Comte ne peut envisager le « genre » que comme un problème « systématique », et de même que l'art apparaît en somme comme un auxiliaire de la science, la femme n'existe que par le complément spécifique qu'elle apporte à l'activité masculine dans la construction de la continuité humaine.
- 9 Andrew Wernick achève le parcours par une réflexion sur la morale positive (chap. 8), clé de voute d'une religion dont la systématisation vient déterminer à la fois l'ordre des savoirs et l'ordre des institutions sociales. Il discute successivement le statut rigoureux de foi, propre à la religion positiviste, le caractère d'être de l'Humanité, qui n'est donc pas un mot ou un idéal, mais bien une entité distincte à laquelle le fidèle se soumet, comme le chrétien à Jehovah (p. 225 et suiv.), et enfin les formes extérieures de cette foi, le culte et le régime. S'il apparaît difficile de classer la religion positive, l'auteur montre en quoi, sous ces apparences baroques, elle soulève l'essentiel des questions léguées par la modernité à la conscience religieuse, en particulier l'articulation entre la croyance et la « démonstration », ou le constat d'un épuisement du théologisme et la nécessité d'affronter un monde « post-théiste ». Dès lors l'auteur assigne à Comte un rôle de *révéléateur* de l'étendue de la destruction religieuse moderne (le nihilisme), par l'énergique réaction qu'il lui oppose. Plus qu'un prophète, Comte constituerait donc un symptôme.
- 10 Le chapitre conclusif rédigé par Mary Pickering dresse un tableau concis mais dense des legs multiples de cette pensée, qui essaima aussi bien en Amérique du Sud qu'en Europe, ou en Asie, au gré de controverses mais aussi de profonds malentendus et contresens. La vitalité contemporaine du positivisme comtien y apparaît en définitive indubitable même si ce dynamisme a quelque chose de sous-terrain ou d'involontaire tant il repose parfois sur des images déformées de la pensée de Comte. Toutefois, loin de simplement donner l'occasion de corriger quelques-unes de ces idées fausses, le volume permettra sans doute de se convaincre que Comte n'appartient pas qu'au passé, et peut encore nous parler d'avenir.

---

## AUTEURS

**FRÉDÉRIC DUPIN**

Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne – PHICO